

Il était une fois... la rose

Avant la place financière, avant la sidérurgie, il y a eu la rose. La rose Made in Luxembourg! Une grande histoire d'amour, hélas fanée. Mais des mains vertes tentent de faire renaître le pays des roses.

Des millions de roses qui s'en allaient fleurir les quatre coins du monde... Au XIX^e siècle, la rose était le trésor national. L'ASBL Patrimoine roses pour le Luxembourg milite pour que la reine des fleurs retrouve le chemin des mémoires et des jardins.

De notre journaliste
Romain Van Dyck

Qui se souvient des immenses serres où des millions de fleurs attendaient de rejoindre les jardins des rois? De ces champs multicolores et parfumés? Qui se souvient du pays des roses?

Peu de personnes, hélas. Car le béton a remplacé la rose. «C'est irrécupérable, on ne fera plus machine arrière, à moins de détruire des immeubles. Ou de recommencer, dans les jardins, les parcs, et autour de la ville...», sourit Claudine Als.

Car la présidente de l'ASBL Patrimoine roses pour le Luxembourg a une idée derrière la tête. D'ailleurs, elle nous donne rendez-vous à Luxembourg, place des Martyrs... qu'on appelle aussi Rousegärtchen («jardin des roses»), un lieu hautement symbolique, où elle nous narre une histoire qui débute au milieu du XIX^e siècle. Les protagonistes s'appellent Jean Soupert et Pierre Notting. Les deux Luxembourgeois «avaient beaucoup appris auprès de roséristes à Lyon, qui reste un centre mondial de la création de roses. Ils étaient amis, puis ils sont devenus partenaires professionnels. En 1855, ils lancent l'entreprise Soupert & Notting», explique-t-elle.

Pour un coup d'essai, c'est un coup de maître : leurs premières roses, «Tour de Malakoff» et «La Noblesse» (1856) puis «Duc de Constantine» (1857), deviennent des best-sellers internationaux.

Bientôt, d'autres maisons, telles que Ketten ou Gemen & Bourg s'ajoutent au paysage, la production prend de l'ampleur. «La majorité des roseraies étaient installées au Limperstberg, mais il y en avait aussi à Beggen, Dommeldange, Walferdange et Strassen. Il y en avait aussi un peu à Ettelbruck et à Mersch.»

Au début du XX^e siècle, le Luxembourg se couvre de champs et de serres sur près de 100 hectares. Il est le



Claudine Als, parmi les roses de la place des Martyrs... Ce jardin a été créé par l'État il y a près de 60 ans, pour soutenir les producteurs sinistrés.

champion du monde de création et d'exportation de roses : plus de 6 millions de rosiers par an, qui s'en vont fleurir notamment les parcs princiers, royaux et présidentiels du monde entier. Au total, plus de 360 espèces de roses Made in Luxembourg seront créées en un siècle.

Puis vint la chute. «Le Luxembourg faisait partie de l'union douanière allemande. Or on n'achète pas chez l'ennemi. Donc dès que la Première Guerre mondiale a éclaté, il y a eu un embargo sur les roses luxembourgeoises.» Le marché français représentant alors 75 % du chiffre d'affaires des roséristes, l'effondrement est brutal.

Par la suite, les roséristes doivent affronter la récession, le protectionnisme économique des années 20, ainsi que le phylloxéra, un champignon qui décime les rosiers.

En 1939, les roses n'occupent plus que 10 hectares. Et la Seconde Guerre mondiale termine ce que la

Première avait commencé. La pépinière Soupert & Notting cesse son activité en 1942. Happés eux aussi par la vague migratoire, les roséristes luxembourgeois s'en vont exercer leur talent aux États-Unis, ce qui n'arrange pas la production grand-calle... Le pays des roses se fane.

«Si je vous ai donné rendez-vous ici, c'est que ce jardin était une tentative désespérée de l'État de venir en aide aux roséristes. Il a été créé à la fin des années 20, afin de racheter une partie de la production des roséristes.» Une subvention qui sonne comme le chant du cygne.

Après la place financière, les roses?

Que reste-t-il de ce patrimoine? Des noms de rue, divers bâtiments historiques, comme la maison Bourg-Gemmen au Limperstberg, un Conservatoire du patrimoine rosier du Luxembourg (un jardin privé qui abrite plus d'une centaine d'espèces de roses)... Et des noms prestigieux de roses bien sûr. Mais dans les mémoires? «Pas grand-chose. Le jardinage des roses n'est plus un savoir populaire. Surtout qu'aujourd'hui, il y a cette horrible tendance à mettre du béton ou des pierres dans les jardins.»

Les roses en vase que l'on trouve chez le fleuriste, elles, ne sont plus luxembourgeoises mais très souvent

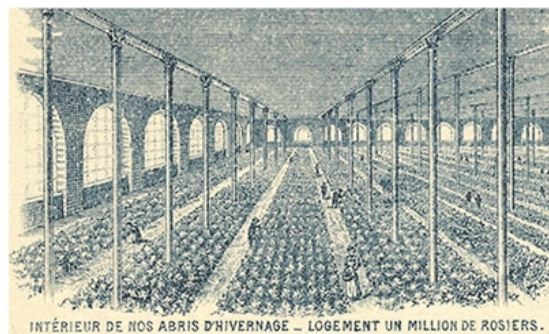
africaines, où le soleil est abondant, et la main-d'œuvre bon marché.

Mais la flamme n'est pas morte. «Il existe depuis 1980 l'association Les Amis de la rose, dont je fais partie, et qui a porté le flambeau, en baptisant une vingtaine de roses en 30 ans.» En 2013, la rose «Bonjour Luxembourg», fruit de dix ans de recherches par un rosériste français, est ainsi venue célébrer le 1 050^e anniversaire de la ville de Luxembourg.

Et depuis deux ans, existe donc l'ASBL Patrimoine roses pour le Luxembourg, qui réalise un travail précieux de sensibilisation et de promotion. «On fait de nombreuses activités avec le grand public : des conférences, des cours de taille de rosiers, des marchés, des

diners...» L'ASBL a inauguré en juin dernier le jardin des roses de Walferdange, un écrin où des variétés anciennes côtoient des créations comme la rose «Walferdange».

Par ailleurs, un grand projet est en cours : la création en 2016 d'un jardin de roses au Limperstberg, autour du château d'eau. Un monument parfumé à la mémoire d'un temps révolu? «On ne veut pas perdre cette biodiversité, ce patrimoine vivant. Mais Rome ne s'est pas faite en un jour! Peut-être qu'un jour, on viendra au Luxembourg non plus seulement pour la place financière, mais aussi pour ses roses. Pour la carte postale du pays, ce serait pas mal, des champs de roses, non?»



INTÉRIEUR DE NOS ABRIS D'HIVERNAGE... LOGEMENT UN MILLION DE ROSIERS.

Photo : archives.lu

Archives : industrie.lu